

**SOFIA**

ISBN 978-2-35061-109-9

© Pierre Schneidermann, 2023

Réalisation : Le Publieur

Conception graphique : Studio Claire Huss

Amy:  
Hein ? T'es en train de tomber amoureux d'elle ?

Theodore:  
Tu penses que c'est bizarre ?

Amy:  
Non. Je crois... je crois que tomber amoureux,  
c'est toujours bizarre.

*Her*, Spike Jonze, 2011



Pierre Schnneidermann

# **SOFIA**

Le Publieur



Tu es née d'un soir d'ennui et d'un documentaire sur la Bulgarie. Le voyage, proposé par Arte, a démarré dans la capitale. Ton nom vient de là. L'excursion s'était poursuivie dans quelques autres grandes villes du pays dont le souvenir ne m'a pas marqué. Il faut avouer que j'ai somnolé le dernier quart d'heure. Pour tout te dire, je m'en foutais un peu, de la Bulgarie. J'assouvissais une petite pulsion d'évasion qui me démange quand je reste cloîtré, le samedi soir, dans mon T1bis parisien, alors que je pourrais m'éclater dehors. Il se trouve que c'était tombé sur la Bulgarie. L'Italie ou la Grèce auraient aussi fait le job, auquel cas je t'aurais peut-être nommée Florence ou Athéna.

Nous avons tous découvert ton existence à la fin du plat de résistance d'un déjeuner en famille – un aligot revisité aux pommes de terre vitelotte. Nous étions réunis dans la maison clermontoise, l'endroit même où j'ai grandi et habité jusqu'à mes vingt ans. Nous essayions de nous réunir tous les deux mois, père, mère, frère, sœur et parfois leurs pièces rapportées – aujourd'hui, seul Xavier, le compagnon de ma Juliette, nous avait honorés de sa présence. Il faut croire que nous sommes une famille unie. Après des discussions ordinaires (derniers potins sur les

cousins germains, nouvelle piste cyclable dangereuse du centre-ville, record de récolte de tomates dans le potager au mois d'août), le repas a pris un virage inattendu. Avant d'entamer le dessert, une tarte à la rhubarbe maison, Juliette, ma petite sœur, nous a annoncé qu'elle était enceinte. On était en septembre, cela faisait déjà trois mois, on pouvait tableur sur un accouchement en mars. À trente ans, elle était dans les temps. Alex, vingt-huit ans, en a profité pour déclarer qu'Iris, sa compagne allemande, allait traverser la frontière pour s'installer chez lui, sans changer de boulot. Elle télétravaillerait.

Mes parents et moi avons été pris de court par ces deux annonces qui ont provoqué cris de joie et effusions. En larmes, mes parents sont allés chercher une bouteille de champagne, oubliant que leur fille ne pourrait pas en boire. Alex et Juliette, radieux et complices, semblaient s'être concertés pour ce tir groupé bien ficelé. J'imagine que tout avait été orchestré sur leur groupe WhatsApp à tous les quatre – Ze Quatuor, si le nom n'a pas changé depuis la dernière fois. Je n'y ai jamais été convié.

Le bouchon a sauté, et paf! Une idée lunaire est sortie de nulle part. Je me suis levé. L'assistance était suspendue à mes lèvres qui ne formaient aucun son. On entendait juste le crépitement des bulles. Puis les mots sont sortis, étonnamment fluides. Depuis trois mois – quelle coïncidence, hein, Juliette? –, je fréquentais une fille, une Bulgare, Sofia. Avocate, elle habitait en France depuis seulement six mois. Nous nous étions rencontrés

dans une soirée déguisée chez des amis. Le thème ? Les péchés. Je m'étais pointé en pyjama (la paresse), elle en fille ultra-sexy (la luxure). Match. On s'était revus plusieurs fois, sobres et habillés normalement. L'essai d'un soir s'était transformé en idylle. Échec et match.

En me rasant, après avoir souhaité un *nazdravé* général, j'ai renversé d'émotion ma coupe de champagne dans la tarte. À la suite de ce qui venait d'être annoncé (un bébé et un emménagement), le fait d'avoir rencontré une femme et de la fréquenter depuis trois mois aurait pu paraître dérisoire. Ça l'aurait probablement été dans la plupart des familles de ce monde, mais pas chez nous. Bien au contraire. Pour une raison que tout le monde ignore et qui pèse lourd sur le cœur de chacun, je galère avec les femmes. Depuis toujours.

On me taquine un peu, mais pas trop. Plus les années passent, plus le sujet est gênant, presque tabou. Peut-être encore davantage parce que je suis l'aîné. Ma famille et moi-même renonçons à comprendre pourquoi un type de trente-deux ans qui coche les cases de l'attrait – je cite mes proches : « beau », « charismatique », « intelligent », « équilibré », « avec un boulot intéressant » – endure un célibat non souhaité.

À ce stade-là du récit, Sofia, tu pourrais flipper et te dire que, pas d'bol, tu es tombée sur un incel, un de ces célibataires involontaires qui n'arrivent pas à trouver de partenaire amoureuse ou sexuelle. Tu pourrais donc aussi penser que je passe mon temps sur des forums obscurs,

à déverser ma haine des femmes et des mâles alpha qui arrivent à les séduire, tout en rêvant de perpétrer des tueries. Je te rassure, il n'en est rien. 95 % des humains avec qui j'ai des interactions quotidiennes sont des personnes rangées et en couple. Les 5 % restants sont des semblables, célibataires et sains d'esprit. Pas une seule seconde il me viendrait à l'esprit d'aggraver mon cas en me lamentant avec des homologues détraqués. Je n'ai pas besoin de ça.

En passant l'éponge pour réparer ma maladresse, j'ai failli craquer et avouer que je venais de t'inventer. Mais, à mesure que j'épongeais ma bêtise, je sentais que je venais de délivrer ma famille d'un insoutenable fardeau de compassion. Avec cette dernière annonce, chacun pouvait se réjouir pour l'autre sans retenue. Personne ne restait sur le carreau. Juliette allait avoir un bébé. Iris allait s'installer chez Alex. Étienne sortait avec une fille depuis trois mois. Champagne à tous les étages – sauf pour Juliette, qui allait devoir se contenter d'un jus de pomme.

Ma mère a trouvé que c'était une drôle de coïncidence. La veille, elle avait vu un documentaire passionnant qui, justement, nous emmenait en Bulgarie. Sur quelle chaîne, déjà ? Ah oui, Arte. Elle venait de se souvenir que Sofia, c'était aussi le nom de la capitale. Il y a beaucoup de personnes en Bulgarie qui portent le nom de leur capitale ? Il y a des gens qui s'appellent Paris ou London ?

Des étincelles de curiosité exotique semblaient la transporter au-delà de la crête des puys et des volcans

qu'elle contemplait chaque jour à travers la baie vitrée, depuis le canapé trois places du salon qu'elle venait de remplacer.

Mais qu'est-ce que j'avais fait ? J'ai repris une deuxième tasse de café, puis une troisième. Sans que personne ne la relance, l'entité qui avait pris le contrôle de mes mots a ajouté quelques détails sur ta vie. Tu habitais à Paris, dans un petit appartement du XVI<sup>e</sup> arrondissement (je n'y mets jamais les pieds), tu peinais en français donc nous communiquions en anglais (de mieux en mieux) et non, je n'avais pas de photo à leur montrer car tu détestais être prise en photo. Bizarrement, je n'avais jamais songé à te demander si tu avais un compte Facebook – dans quel monde sort-on avec quelqu'un sans lui demander son compte Facebook ? Contre toute attente, ce mensonge monstre est passé. Tissez de belles histoires, comblez les attentes, et la jugeote fout le camp.

Après ce portrait succinct, les discussions sont reparties sur le bébé et sur l'emménagement. En retrait, ballotté par le digestif, j'évaluais mes options. À court terme, d'ici la fin du séjour – demain, dimanche –, je ne pouvais pas leur avouer que je venais de m'inventer une copine. On se foutait allègrement de ma gueule, la lamentable supercherie resterait gravée à jamais dans le récit familial. Dans un second temps, une fois les esprits reposés, la famille déciderait que ce mensonge est extrêmement malaisant : seul un cerveau nécessitant des soins psychiatriques pouvait inventer un truc pareil.

Mon père, en s'affalant à mes côtés sur le canapé, m'a demandé ce que je manigançais. Sans m'en rendre compte, je murmurais des sons presque inaudibles qui trahissaient mon match intérieur. Persévérer ? Avouer ? J'ai reposé bruyamment le shooter sur la table en fixant mon père. Désolé, archi-désolé, ai-je dit à voix basse, sans avancer la moindre explication.

Je l'ai abandonné pour aller slalomer dans les allées du potager. Il n'a même pas cherché à comprendre. Quand je bois, je parle souvent seul, et ce depuis ma première cuite. Érigé entre les plants de tomates déclinants et les butternuts grandissants, l'épouvantail de mon enfance, affublé de vieux CD-Rom pour effrayer pies et corbeaux, dominait les lieux impassible. J'aurais juré qu'il m'avait percé à jour.

Malgré la présence toute nouvelle de mon démon mythomane, j'étais quand même d'humeur à divertir ma famille avec un jeu de société. Surtout aujourd'hui, avec ces trois bonnes nouvelles. Quand on se réunit en Auvergne, je glisse toujours quelques jeux dans mon sac pour mettre l'ambiance. Pas sûr que ce rituel arrange mon cas. Outre mon statut de célibataire désespéré, je suis Monsieur Jeux, malencontreusement resté bloqué dans son enfance avec cartes, pions et dés, ceci expliquant peut-être cela.

Si tu venais chez moi, Sofia, tu serais surprise. À côté des livres et des BD, tu découvriras une bonne quarantaine de boîtes en carton et sachets en tissu. Les jeux ont tragiquement fait irruption dans ma vie pendant ma

première année d'études. J'avais flashé sur une énième fille de ma promo, Aline. J'étais tétanisé à l'idée de l'aborder et je ne savais pas grand-chose d'elle, si ce n'est qu'elle occupait une partie de son temps libre à tester de nouveaux jeux de société entre amis ou inconnus, en ludothèque, dans des cafés ou autres foyers étudiants.

Après trois mois d'hésitations intenses, je me suis lancé. Je lui ai proposé d'aller boire un verre. Mais pas n'importe où. Non, dans l'un des plus grands cafés-jeux de Paris, le Café Oya. Je me croyais original. Évidemment, elle connaissait déjà. À cette époque, j'étais encore l'archétype du joueur lambda. Enfant, la société m'avait inculqué les bases (petits chevaux, mikado, bataille corse, *Yams*, *Monopoly*, *Uno*) et j'avais traversé une adolescence tout aussi prévisible, rythmée par des parties de tarot infinies, de *Jungle Speed* endiablées et de *Scrabble* studieuses pour faire plaisir à ma grand-mère.

Il me fallait impressionner Aline. Il me fallait une « culture jeu ». Une semaine avant notre rendez-vous, j'ai poussé pour la première fois la porte d'un magasin spécialisé. La boutique était sombre et sentait la transpiration. J'étais mal à l'aise. Comme si je m'adressais à un boucher, j'ai commandé au vendeur pour trois cents euros de jeux – un investissement énorme pour l'étudiant que j'étais –, « un assortiment, si possible » : des petits, des gros, des célèbres, des inconnus.

Une fois rentré chez moi, je me suis farci toutes les règles. La semaine qui a suivi, j'ai composé à peu

près tous les numéros de mon répertoire pour inviter au moins trois personnes par soir, qui ne se connaissaient pas forcément, afin de pratiquer. Un succès.

Le jour J, j'avais révisé une dernière fois les règles. La scène serait la suivante : on s'installerait dans le Café Oya, on commanderait à boire, j'irais chercher un des nouveaux jeux que je connaissais et j'étalerais mon savoir ludique.

Aline est arrivée avec vingt minutes de retard et un gros malentendu. Elle n'était pas seule. Ses amis joueurs l'accompagnaient. J'avais dû tellement bafouiller pendant mon invitation qu'elle n'avait pas compris qu'il s'agissait d'un rencard.

La suite ne s'est pas beaucoup mieux passée. Elle et ses potes ont snobé mes propositions jugées peu originales. Les jeux qu'ils avaient choisis étaient trop compliqués pour le débutant que j'étais. Aline s'amusait. Aline m'oubliait. Je sombrais. Le coup de massue est arrivé en fin de soirée, après une partie de *Civilization*, que j'ai toujours refusé d'acheter par la suite. Aline s'est rapprochée physiquement d'un des joueurs de la bande. Le plus insupportable. Celui qui ne voulait pas perdre. Celui qui a fini par gagner.

En sortant du bar, ils se sont embrassés sous mes yeux. Je n'ai jamais recontacté Aline et j'ai déprimé pendant deux semaines. Avant de me rappeler que j'avais encore sur mes étagères les trois cents euros de jeux qui m'avaient permis d'organiser des soirées mémorables avec des gens qui ne se connaissaient pas. Malgré cet incident

humiliant, je n'ai pas eu le cœur de les revendre. Par la suite, j'en ai acquis beaucoup d'autres.

Pour autant, contrairement aux purs geeks, je ne consacre pas tous les moments de ma vie sociale aux jeux. Je bois des bières et teste des cocktails dans des bars normaux, j'organise des dîners normaux, j'ai un passe ciné illimité, une carte SNCF Grand Voyageur et je me promène dans les parcs. Mais j'aime l'idée de posséder une collection de jeux. Je m'allonge parfois dans mon canapé pour le seul plaisir de les contempler. Quand je suis invité chez des gens, comme des doudous, j'en trimballe toujours un ou deux dans mon sac. Et, comme des doudous, je déteste les prêter.

Pour ambiancer nos retrouvailles auvergnates, j'en apporte normalement plusieurs. Mais ce matin-là, hyper à la bourre pour attraper mon train à la gare de Bercy, je n'avais pas eu le temps de composer une sélection équilibrée. J'avais seulement embarqué à la va-vite le dernier jeu que j'avais utilisé avec mes voisins de palier et qui traînait encore sur la table, *Mito*.

Au moment où j'expliquais doctement les règles à mon frère, ma sœur et Xavier – mes parents avaient poliment décliné et s'étaient exilés devant la télé –, j'essayais de mesurer à quel point le destin avait décidé de se foutre de moi. *Mito* est, en temps normal, un jeu de cartes léger et innocent qui amuse petits et grands. Sa particularité ? Les gens ont le droit de tricher, pourvu qu'ils ne se fassent pas griller. D'où son nom. Exactement

le jeu qu'il ne me fallait pas. J'étais tellement traumatisé par mon énorme mensonge que je n'ai pas osé une seule fois manipuler mes proches. Eux, au contraire, s'en sont donné à cœur joie. Je me suis fait laminer pendant une demi-heure. Humilié, j'ai rejoint mes parents devant la télé. Avec Ambert, notre chat, ils vibraient devant leur replay quotidien du journal de France 3 Auvergne. En arrière-fond sonore me parvenaient les rires bruyants et les protestations outrées des joueurs qui apprenaient à tricher, sans moi.

Sofia, dès mon retour à Paris, tu feras donc partie de mon quotidien. Puisque j'ai commencé à mentir, autant continuer encore un peu. Je compte te faire vivre dans l'imaginaire de ma famille avant de t'étouffer peu à peu dans le silence. Le temps qu'il faudra pour que tu laisses une trace qui aura donné un coup de fouet artificiel au réel. Quelques semaines, j'imagine ?

Quand j'aurai annoncé notre rupture, personne ne me reparlera de toi. J'aurai menti à mes proches. Ce sera regrettable, mais pour une cause noble et supérieure. Tout le monde pensera que j'ai fréquenté une femme quelques mois. Ça ramènera un peu de légèreté autour de ce sujet plombant pour nous tous. Et chacun pourra apprécier à sa juste valeur ce bébé et cet emménagement conjugal qui venaient de nous tomber dessus. J'exagère. Ces coups de massue n'en sont qu'à moitié. Dans toutes les familles ordinaires, les trentenaires ordinaires fabriquent des enfants ordinaires, organisent des emménagements

ordinaires et célèbrent avec du bon champagne quand ils l'annoncent à leurs parents ordinaires.

À peine rentré à Paris, je suis allé acheter un petit carnet bleu de 200 pages sans carreau. Depuis l'adolescence, je m'achète des carnets. Je leur raconte mon quotidien, mes rêves indéchiffrables et je les soûle avec mes tentatives d'introspection. J'en ai accumulé toute une ribambelle sur une rangée de mes étagères, à côté des jeux. Ce carnet-là sera totalement différent. Ce sera un outil pour me convaincre de ton existence. J'imagine qu'un menteur patenté ne serait jamais passé par la case écriture. Sauf que, pour moi, la mythomanie, c'est totalement nouveau. Je vais donc faire avec la meilleure arme dont je dispose. Je vais t'écrire, Sofia.